

HUITIÈME LETTRE.

Léopoldville.
Mai 1892.

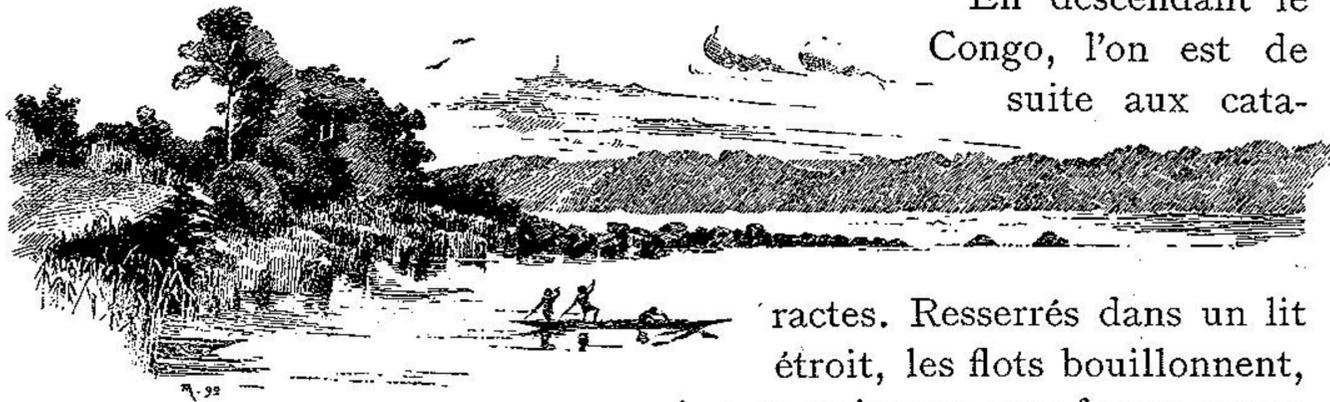
.....
L'arrivée au Stanley-Pool, par la route des caravanes, est d'un effet magique; après ce long voyage entre les hautes herbes, franchissant la crête du mont Léopold, l'on se trouve brusquement dans une large avenue. Cette avenue plonge vers Léopoldville, visible tout entière, tandis qu'au-dessus de ses toits, le lac éblouissant se perd à l'horizon. Le pays est encore montagneux, mais la vallée si large que l'on découvre à peine l'autre rive.

Une double rangée de chimbèques, c'est le camp des soldats mariés; deux cocotiers, majestueuses sentinelles; trois marches à descendre et voici les habitations des blancs, en bois, coquettement séparées par des parterres fleuris. Plus bas, la salle à manger de première classe, une construction en briques et bois verni, très réussie; enfin, toujours à flanc de côteau, le quartier des agents de seconde classe et les magasins.

A droite, dans la vallée, le camp des soldats non mariés, les plantations, les jardins se terminant au fleuve où se trouvent les installations maritimes.

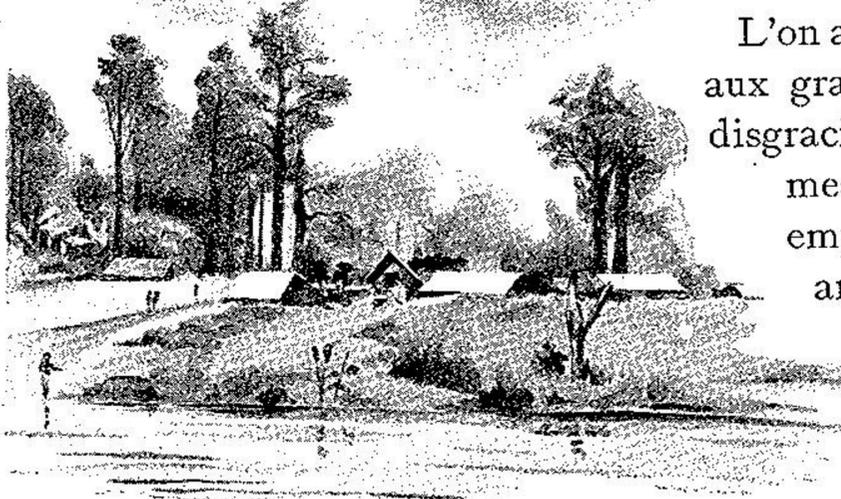
Ce n'est pas à Léopoldville que l'on compte faire aboutir le chemin de fer, aussi hésite-t-on à développer cette station qui, partageant le sort de Lukungu, serait déplacée pour être reconstruite à la tête de ligne, située en amont.

En descendant le Congo, l'on est de suite aux cata-



ractes. Resserrés dans un lit étroit, les flots bouillonnent, mugissent, se jettent avec fureur contre les rocs leur barrant le passage; faisant des bonds terribles, ils se brisent en poussière et vont mourir au loin entre les gorges sombres.

Si l'on remonte au contraire, quel enchantement de lumière; partout des percées brillantes, des îles aux pieds dorés, des roseaux souples ondulant sous la brise. Les gracieuses pirogues des « Batekés » sillonnent en tous sens la nappe merveilleuse du Pool.



L'on arrive ainsi à « Kinchassa », aux grands baobabs; ces géants disgracieux ont des troncs énormes; j'en ai vu, près des emplacements de la « Société anonyme belge » (S.A.B.), mesurant trente mètres de tour. Leur bois spongieux n'a aucune utilité; l'arbre mort, il disparaît

rapidement, rongé par les intempéries. La nature se plaît ainsi

à détruire en quelques années ce qu'elle a mis des siècles à édifier.

La population Bateké s'étend le long des rives du fleuve jusqu'au delà du Kassai, où elle se fond avec les peuplades Bayanzi. Vivant de pêche et faisant un grand commerce d'ivoire et de caoutchouc, elle sert d'intermédiaire entre les trafiquants du haut fleuve et ceux du moyen Congo, lesquels transportent ces marchandises à la côte.

Avant l'arrivée des Européens, la traite était fort en honneur dans la contrée, comme partout en Afrique, et l'on conçoit le mécontentement de « N' Ga Liéma », le puissant chef de Kintamo, quand il s'est vu gêné dans son honnête petit trafic! Stanley et ses successeurs ont eu pas mal de fil à retordre avec ce vilain moricaud, devenu maintenant aveugle et paraissant maté.



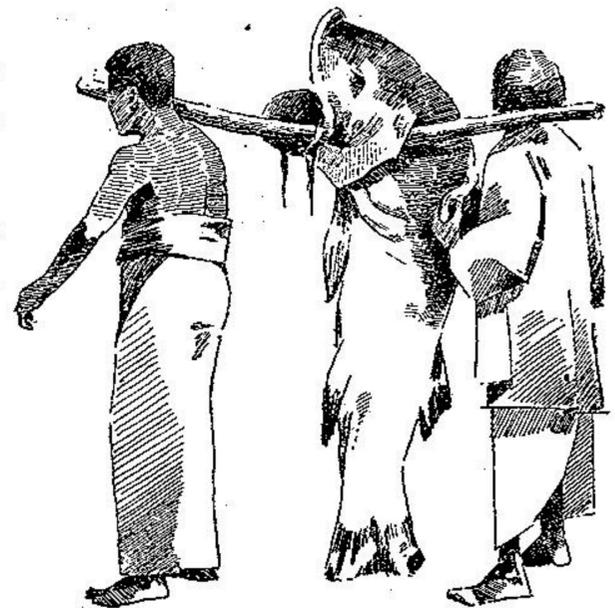
Les villages sont semblables à ceux que j'ai entrevus plus bas, cases éparpillées sans ordre, assez coquettement construites. Les tombes, de simples tumulus, sont élevées tout contre l'habitation du défunt.

L'industrie se résume en quelques poteries, un peu de vannerie et la fabrication de filets, nasses, etc.

Je trouve aux naturels une physionomie plus agréable que celle des noirs déjà rencontrés; peut-être leur coiffure, assez caractéristique, en est-elle la cause.

Le Congo est prodigieusement poissonneux; à Léopoldville, les Basokos, chargés de la pêche, rapportent journellement des monstres pesant jusque cent vingt livres, entre autres le « cat-fish »; dont la chair est délicieuse.

Ces poissons sont une précieuse ressource; les vivres étant rares, par suite hors prix, la nourriture du personnel est un problème complexe. Costermans, l'ancien commissaire de district, avait été forcé d'organiser des chasses aux hippopotames qui



pullulent dans le fleuve. Un seul de ces animaux pesant douze cents kilos, on avait là un sérieux garde-manger!

La population blanche de Léo est toujours très grande car, outre le personnel permanent déjà nombreux, il y a les passagers destinés à l'intérieur ou à rejoindre la côte. Actuellement, nous sommes quarante-trois.

L'on attend parfois longtemps un départ de bateau, et c'est mon cas; ceux-ci ne sont pas encore en nombre suffisant pour desservir régulièrement l'immense bassin du Congo. L'Etat possède trois grands et plusieurs petits steamers; toute cette flottille a dû être transportée pièce par pièce; un grand steamer comprenant à lui seul plus de quinze cents charges, l'on peut se faire une idée du travail accompli.

Plus que jamais l'on sent la nécessité du chemin de fer. Ce « bateau qui marche », comme disent les indigènes, ouvrira toute grande la porte de l'Afrique centrale, séparée du monde par une barrière redoutable; il déversera sans limite les produits européens. Le confort donnera aux blancs la santé et la santé la force. Que deviendra ce pays sous la conduite d'hommes valides, alors que ces mêmes hommes, malades, en ont fait ce qu'il est déjà!

Nous avons trouvé à Léopoldville d'excellents camarades : Rolin, commissaire de district; Franck, son adjoint; le docteur Drypont; Fays, percepteur des droits; le docteur X***; puis, comme militaires : Bierlaen, commandant la force publique de la station; Verstraete et Liégeois, en partance comme nous; enfin, nous suivant de peu de jours, est arrivé Poncelet, notre compagnon de traversée, toujours joyeux et bien portant.

Je suis heureux de rendre hommage à tous ces hommes de cœur et garderai le meilleur souvenir des quelques semaines que je passe au milieu d'eux.

Ma vie est très calme... J'attends. Mon crayon rend quelques

services. Drypont et moi avons produit chacun deux panneaux sur « américain », toile d'échange. Ces quatre tableaux ont inauguré, dans la jolie salle à manger, le premier salon de peinture du Congo; exemple pour nos successeurs!



Mon métier d'artilleur a été mis à contribution : j'ai réglé un canon Krupp, destiné à l'expédition de l'Uellé. Dix coups d'essai, tirés au grand effroi des nègres, ont fait retentir les monotones échos des rapides et j'ai gagné un grand prestige en maniant un fusil faisant tant de bruit.

Je chasse parfois, mais sans trop d'ardeur; en général, on ne rapporte que des fièvres de ces équipées. Fiévez, toujours heureux, a pourtant abattu, le jeudi saint, une belle antilope; sous peine de se gêter, la bête a dû être servie le lendemain et les plus fanatiques ne nous condamneraient pas s'ils avaient mangé pendant trois jours des boulettes de « corned-beef! »

En arrivant à Léo, j'ai été péniblement impressionné par un spectacle hideux. Un Bangala, coupable de brigandage, était pendu haut et court, servant d'exemple à ceux qui tenteraient comme lui d'attaquer les caravanes. Quelques jours après, deux de ses acolytes

ont été pris et jugés. Coupables d'un fait analogue, ils ont été fusillés; c'est plus propre que la corde. Ces peines peuvent paraître sévères en Europe; ici elles étaient méritées, non par la gravité du fait, mais par ses conséquences qui pourraient compromettre la sûreté de la route et empêcher tout ravitaillement.

La station a été cruellement éprouvée : deux agents sont morts de la fièvre en quelques jours. Des larmes me coulaient des yeux en suivant le convoi de ces victimes du devoir, convoi plus imposant que nos pompes les plus somptueuses. Ils reposent dans le petit cimetière, enveloppés du drapeau étoilé qu'ils ont fidèlement servi.

Passant des blancs aux noirs, je vais écrire quelques lignes sur nos dévoués serviteurs, ces êtres modestes à qui nous devons une large part de reconnaissance.

Le système de recrutement de la force publique de l'Etat est dans une phase d'évolution complète.

Jadis, l'on engageait à la côte des hommes depuis longtemps en contact avec les Européens; ces mercenaires, indispensables au début, sont destinés à disparaître. Peu à peu, gagnant la confiance des indigènes, ces derniers consentent à s'enrôler, d'abord dans les stations voisines de leurs villages, puis au loin, pour des termes variant de dix à trente lunes. Enfin, le rachat des esclaves assure un fort contingent annuel; ces libérés serviront pendant sept ans; une partie de leur solde, économisée par l'Etat lui-même, leur permettra alors de vivre en hommes libres. Et n'est-ce pas un des plus puissants moyens de civilisation que de semer partout, dans un avenir prochain, ces hommes faits à la discipline, au travail, comprenant nos mœurs et nos lois, servant d'exemple à leurs frères noirs qui, moins fortunés, vivent encore dans la barbarie et l'abrutissement?

De tous les soldats travailleurs, les plus remarquables sont, pour les étrangers : les Zanzibarites, devenant presque tous hommes de confiance; pour les Congolais : les Manyangas et les peuplades habitant

les rives du Congo, de l'équateur à Bumba, désignés improprement sous le nom de Bangalas.



Ces dernières races sont magnifiques, leur tatouage en crête de coq leur donnent un aspect des plus martial, et je sais des femmes de ce pays qui ont fait battre des cœurs de « visages pâles! »

Leur facilité d'assimilation intellectuelle, leur prodigieuse mémoire des lieux les rendent aptes à rendre de grands services sur les bateaux où ils sont mécaniciens ou pilotes. Sachez les manier, ils vous rendront des services étonnants, mais ne les abandonnez pas à eux-mêmes, ils pourraient abuser de l'honneur qu'ils ont de vous servir pour rançonner le pays.

Affreux cannibales chez eux, ils adorent la viande, qu'ils appellent « niama »; rien ne les rebute pour s'en procurer. Dernièrement, quelques Bangalas me conduisaient en pirogue à Kinchassa; longeant la rive, ils me signalaient continuellement du gibier, que je ne parvenais pas à découvrir dans les fourrés. Sur une branche émergeant de l'eau dort un petit crocodile; cette fois je l'ai vu et je tire; la bête, blessée, plonge... et avec elle tous mes hommes, qui la ramènent joyeusement, sans souci des autres crocodiles, si dangereux.

Autre exemple : Etant au port de Léo, ils croient voir un hippopotame mort emporté vers les rapides; sauter dans une pirogue et faire force de pagaies vers la masse flottante fut l'affaire d'une seconde. Malheureusement pour eux, ils s'étaient trompés et avaient risqué d'être engloutis pour un paquet d'herbes pourries.

— Sail, Ho! Sail, Ho!...

Un point noir grandit là-bas, un coup de sifflet strident, tout le monde court au port pour voir arriver la *Ville de Verviers*, ramenant Paul Lemarinel, le célèbre explorateur du Katanga.

Retour émouvant, presque tous ceux que ces bateaux ramènent

ont fait un long terme au cœur de l'Afrique et semblent enveloppés du mystère que les néophytes sont si impatients d'éclaircir!

Ladam, Liégeois et moi, partirons sous peu pour Zongo; nous faisons nos préparatifs.

— Sail, Ho! Sail, Ho!

La *Ville d'Anvers* revient après deux mois d'absence. Contre-ordre est donné, nous monterons à son bord jusqu'à l'Equateur, où nous attendrons la *Ville de Verviers*, qui nous mènera à l'Ubangi.

